

MONSIEUR LE R. P. HYACINTHE

Dernièrement on lisait sur le registre d'un des hôtels de la Suisse : M. Loyson, sa femme et leur fils. Ce M. Loyson qui était en villégiature avec Madame Loyson et le jeune Loyson, c'était le R. P. Hyacinthe, le carme déchaussé qui, pendant plusieurs années, prêcha avec un si grand retentissement l'*Avent* et le *Carême* dans la chaire de Notre-Dame.

Un dimanche, il y a douze ans, une foule énorme se pressait dans la vieille cathédrale, pour entendre un moine annoncer la parole de Dieu ; il était deux heures de l'après-midi. La nef, les bas côtés, les chapelles regorgeaient d'auditeurs. Dans le chœur, assis sous un dais de velours, le cardinal-archevêque, couvert de la barrette, revêtu de la robe rouge et du rochet, était entouré de son clergé et de son chapitre. Les orgues, touchées par une main puissante, préludaient au sermon en inondant l'ancienne basilique de leurs chants célestes et de leurs plaintes mélodieuses.

Il y avait autour de nous comme un courant d'élévation et de grandeur : La majesté du lieu, les effluves d'harmonie qui, nous arrachant à nous-mêmes, nous lançaient dans l'idéal, au loin le mètre-à-vent piqué de mille feux et se détachant en lumière sur le fond noir de l'abside, tous ces prêtres immobiles dans leurs stalles, et cette foule immense attendant silencieuse et recueillie, tout cela formait un grand et imposant spectacle !

Tout à coup, venant du fond, apparut un religieux vêtu de laine brune, le front ceint de la couronne monastique, portant le manteau blanc et marchant les pieds nus. Il s'avança lentement vers le prélat, et, s'étant agenouillé, reçut la bénédiction. Puis, à pas lents, les yeux baissés, les mains tenant son rosaire, il traversa l'assistance, précédé du suisse, dont les coups de hallebarde accentuaient chaque pas. Attentive et révérencieuse, la foule s'inclinait devant ce moine, admirant son caractère et honorant sa pauvreté !

Parvenu à la chaire, il plia le genou, appuya la tête dans ses mains, invoqua le secours du ciel, et ensuite, s'étant relevé, il commença son prêche.

Ce jour-là, le R. P. Hyacinthe parla contre l'orgueil.

Quand on entendit cet orateur, à la parole imagée et puissante, fulminant contre le péché qui précipite du ciel le plus beau des anges, on trouvait que cela lui allait bien de lancer l'anathème contre l'orgueil, à lui qui avait fait abnégation de sa volonté entre les mains d'un autre et s'était condamné à une éternelle obéissance !

On se disait : Ce prêtre, dont tant de fidèles écoutent la voix, admirent le talent et boivent les paroles, tout à l'heure il rentrera dans son couvent, et le prédicateur, dont la tête semble être en ce moment dans le ciel, ne sera plus alors qu'un simple religieux obligé à une règle sévère et astreint aux travaux les plus humbles et parfois les plus humiliants !

Pendant deux heures, on s'était cru transporté dans un autre monde. La parole enflammée du moine, la membrane immense de l'immense cathédrale, les tableaux de sainteté pendus au mur, et, éclairant cette scène, la lumière filtrant à travers les splendides rosaces du transept et s'y déchirant en mille couleurs, tout cela, dis-je, vous avait précipité du milieu de chaque jour dans un tourbillon imaginaire qu'on n'eût su ni décomposer ni décrire.

Quand on se retrouva sur la place et un peu plus loin, en plein Paris, c'était comme si on fût sorti d'un songe où se seraient agités les fantômes et les visions des siècles évanouis.

* *

Il y a près d'un an—c'était aussi un dimanche—au bas de la rue Rochechouart, dans un café-concert, La Tertullia, je vis entrer quelques personnes dont l'allure me semblait différente de celles qui, d'habitude, fréquentaient ces sortes d'établissements. J'entraî.

Ce café était devenu une église, mais une église bien étrange et bien bizarre.

Un monsieur vêtu d'une redingote noire, cravaté d'un col ourlé de blanc et portant de longs cheveux, s'appuyait sur la barre de l'orchestre et parlait. Cet homme, nouveau prêtre d'une religion nouvelle, avait la parole mielleuse, l'œil boursoufflé, des chairs molles et la face empatée.

C'était le même prédicateur que celui de Notre-Dame ! Seulement aujourd'hui il ne se nommait plus le R. P. Hyacinthe, mais... Monsieur Loyson !

On écoutait d'un air distrait ; beaucoup riaient ou caussaient entre eux ; lui, allant toujours son train, se débattait, discutait avec lui-même, ne comprenant rien à ce qu'il y avait de ridicule et de grotesque dans ce nouvel avatar !

Près de lui se tenait une dame ; je demandai à mon voisin quelle était cette personne. Il me répondit : c'est sa femme ! Pauvre homme ! tomber du Carmel et dégringoler jusque à la Tertullia !

Jeune, plein d'enthousiasme et d'ardeur, emporté par la foi et affamé d'idéal, un homme se jette au fond d'un cloître, heureux de s'offrir en holocauste et d'y murer sa vie ; mais voilà qu'un jour, les illusions s'envolent, les réalités implacables se dressent devant lui ; il se meurtrit au contact de ceux qui l'entourent, la règle le blesse, l'esprit se révolte, l'imagination l'emporte et le doute le plonge dans la nuit ; alors, ne se sentant plus la force d'être un saint, il veut redevenir un homme !

Tout cela est juste, légitime et humain, aussi la loi pleine de sagesse a-t-elle laissé grandes ouvertes les portes des monastères. Mais quand on a vécu là la moitié de sa vie, quand on a vieilli sous ce costume, quand on a été sacré prêtre et qu'on a porté la parole dans le Temple, se laisser choir de Notre-Dame à l'avant-scène d'un café-concert, et cela au milieu des éclats de rire de tout un monde, il faut vraiment être stupide ou absolument fou... de vanité !

Dans la vie de ces prêtres qui rompent d'une façon si éclatante avec leur croyance et leur passé, il doit se trouver une heure suprême et vraiment terrible : c'est celle qui précède la formule de l'apostasie. Pour Martin Luther, c'est cette longue nuit avant l'ouverture de la Diète d'Augsbourg ; pour Lamennais, la minute où, franchissant les portes du Vatican, il creusait, entre le catholicisme et lui, l'abîme insondable ; pour M. Loyson, le jour où il prit femme, répudiant dans un seul mot tous ses vœux de moine et de prêtre : Avant d'en arriver là, pour eux que de combats, que de luttés et que d'angoisses ! Quels effrois et quelles insomnies !

* *

On a essayé de comparer l'abbé Loyson à M. de Lamennais. Ah ! quel autre homme que ce vieux titan foudroyé ! Vivant dans la solitude, se cloîtrant dans le travail, savant merveilleux, dialecticien terrible, esprit plein de ressources et génie plein de grandeur, c'est à coup d'orgueil que lui, essaya d'oublier ; mais ce prêtre resta chaste, car il savait que toute force est là !

M. Loyson, sans conviction et sans pudeur, court l'Europe et essaie de l'occuper à tout prix de sa personnalité ridicule. On sent que la redingote le gêne et que les bottes blessent ses pieds habitués à marcher nus.

Pour lui, que de nuits fiévreuses, que de songes agités ; comme les hallucinations des rêves doivent lui représenter fréquemment les tableaux et les souvenirs d'autrefois ! Tout le passé se représente sans cesse à son esprit ; les longues processions dans les cloîtres, la cadence monotone des psalmodies, les chants des clercs et les grands silences des prières de nuit. Il doit se retrouver encore traversant les foules et dominant tout un peuple de fidèles. Il entend sa propre voix, il se regarde lui-même à la clarté des cierges et dans la fumée de l'encens.

Tout à coup, le bruit d'une porte qu'on

ouvre l'arrache à cette vision ; c'est sa femme qui entre et lui dit : Mon ami, que ferons-nous ce matin pour déjeuner ? Nous avons mangé du gigot hier...

M. GAMBETTA

On lit dans un journal français les détails qui suivent sur Gambetta :

A l'âge de huit ans, M. Gambetta fils fut blessé grièvement à l'œil, par le bris d'un outil de coutelier. L'œil resta atrophié. Cette infirmité a dû faire souffrir moralement l'enfant au milieu des camarades de collège—ces cruels ! Il a dû réagir contre eux par sa naissante supériorité intellectuelle. Le *piéd-bot* donna à lord Byron le côté âpre—peut-être le plus grand—de son génie. Regardez attentivement les hommes parvenus haut—beaucoup ont reçu avec la vie quelque épine dans leur chair. Ils ont un défaut physique qui excite continuellement leur système nerveux. Cela explique peut-être pourquoi M. Gambetta a été de bonne heure une nature épanouie dans sa force—en même temps qu'un tempérament révolté et inquiet. Homme à deux profils, il a eu comme un double caractère.

* *

M. Gambetta vient au quartier latin en 1855. Il passe par la hohème—cette maladie dont on meurt, a dit Murger. Il n'en mourut point. Avocat en 1859, il doit, pour faire son stage, avoir une vie d'intérieur—c'est le règlement. Sa tante, Mlle Massabie, se dévoue. La *tantan*—ainsi l'appelaient-ils—à cinq mille livres de rente. M. Gambetta père fait à son fils une pension mensuelle de 250 francs. On ignore généralement ces premières facilités de vivre que trouva M. Gambetta. La banalité de sa vie n'a point été troublée par quelque Sophie Monnier, ainsi qu'on l'a dit pour lui donner un air de ressemblance avec Mirabeau. Il n'y a pas en l'homme deux fourneaux où la vie s'allume et brûle à la fois. C'était dans le cerveau de Gambetta qu'était le feu—et non dans son cœur !

* *

Il était déjà bien connu du parti républicain quand eut lieu le procès Baudin. Il fut chargé de la défense de Delescluze, rédacteur du *Réveil*. M. Gambetta parla à une de ces heures, si rares dans notre histoire, où la France écoute ! En sortant de l'audience, il avait la renommée et une opinion politique. Il était—peut-être pour toujours—républicain.

Plus tard, M. Emile Ollivier voulut entraîner M. Gambetta dans son évolution politique. Il lui dit : "Je suis toujours aussi républicain que toi ; mais il y a deux façons d'entendre la République, comme d'entendre toute chose—il y a une grande et une petite façon ! Je prends la grande façon en défendant l'empire libéral.—Et moi aussi, répondit Gambetta, en l'attaquant !" Mais le suffrage universel sembla donner raison à M. Emile Ollivier—il acclama l'empire. M. Gambetta, qui n'avait pas encore été nommé député par neuf départements, estima, à tort, sans doute, que le suffrage universel était, non pas une urne, mais une cruche.

Il attendit patiemment les lendemains. On voit déjà en lui sa croyance en sa destinée. Il croit plus à une étoile qu'à Dieu ! A ce temps, il faisait rire en disant : "L'empire tombera inévitablement, parce que ma fortune, pour qu'elle monte, a besoin qu'il tombe !" Cette gasconnade était une prophétie ! On sait le rôle de M. Gambetta pendant l'année antécédente de la Révolution ; dans cette sorte de carillon sonore qui précéda l'heure au son grave—comme dans les horloges d'église !

* *

Ce fut la voix retentissante de M. Gambetta qui proclama la République du haut du balcon de l'Hôtel-de-Ville. Mais bientôt il se sentit amoindri par ces passés républicains qui sont ses collègues. Il veut chercher en province le grandissement de sa fortune. Il part dans le ballon, l'*Armand Barbès*. En s'asseyant dans la na-

celle d'osier, il dit ces mots qui sont bien d'un joueur politique "qui sait si ce n'est point là mon avant-dernier panier !" Il croyait donc que jamais il ne serait du côté de la guillotine !

Vous l'avez vu passer dans la rue, accompagné de son jeune et très-grand secrétaire, M. Arnaud de l'Ariège. Il va à larges pas—l'estomac eu avant ; sans que ses puissantes épaules soient effacées. Il joue avec sa canne en marchant. L'avez-vous surpris comme moi, bouquinant *incognito* sur les quais ? Vous comprendrez que M. Gambetta est un jouisseur particulier. Il voudrait de la haute vie—par amour-propre, et non par goût. Mais tout au fond de sa vie privée, on retrouve le jeune homme et l'étudiant. Je ne parle jamais de la vie privée de l'homme que je dessine. Mais un hasard extraordinaire m'a fait connaître mieux que personne le Gambetta intime ! Il y a là un cœur presque naïf et vraiment très-bon. Il faut se défier de ces cœurs-là, quand on n'est pas une femme—mais le citoyen d'un pays libre ! Quelqu'un m'a dit avec exagération de M. Gambetta : "Il a toutes les qualités de l'homme privé et tous les vices de l'homme public !"

* *

Je ne sais ce que M. Gambetta fera demain. Va-t-il être écrasé entre M. Jules Simon et M. Louis Blanc ? Certes, la France conservatrice ne porterait pas son deuil. Mais j'espère pour lui une plus grande aventure. J'imagine que tout à coup il va prendre violemment dans leurs mains les jeux de M. Jules Simon et de M. Louis Blanc. Mais lequel des deux ! Va-t-il attendre que M. Grévy donne sa démission ? Se fera-t-il dictateur au nom de la République comme il l'a été en 1870 au nom de la Patrie ? Reviendra-t-il à son point de départ (la dictature)—comme fait un loup après une longue randonnée ?

CHOSSES ET AUTRES

La *Marseillaise* consacre au ministère de la guerre, sous la Commune, une étude où nous relevons ce tableau pittoresque :

Jusque vers onze heures du matin, il était possible de travailler. Dès ce moment, jusqu'à sept heures du soir, les bureaux étaient envahis par des députations d'officiers qui venaient protester contre leurs généraux, de soldats protestant contre leurs officiers, de candidats malheureux contre les élections, d'élus protestant contre les protestations. Il fallait essayer des demandes insensées, des harangues saugrenues, et répondre à toutes ces billevesées par des billevesées de même calibre. Coureurs de places, mendiants, inventeurs glissant entre les jambes des huissiers, nous accablaient de leurs réclamations, de leurs misères, de leurs découvertes que, naturellement, on ne pouvait repousser sans commettre la plus noire trahison.

Sur la famille d'Arago, une touchante anecdote, rappelée par le correspondant du *Temps*. Le mot de Napoléon : "L'avenir des enfants est l'ouvrage des mères," y reçoit une consécration nouvelle.

Mme Arago était une femme héroïque. Appelée en 1789 d'Estagel à Perpignan. M. Arago fut chargé d'organiser la vente des biens nationaux. Resté pauvre au milieu des spéculateurs qui s'enrichissaient alors si aisément, M. Arago, quand les ennemis de la Révolution prirent le dessus, voulait rentrer à Estagel, Mme Arago s'y opposa ; il fallait rester pour l'éducation des enfants, et, comme M. Arago lui manifestait des craintes pour l'avenir, avec une noble confiance Mme Arago lui répondit : "Nous vendrons tout." Ce n'est pas qu'elle comptât sur les succès de ses enfants pour la payer de ses sacrifices ; on ne songeait guère alors à s'enrichir. "Ce qui m'étonne, disait un jour David à un représentant du Roussillon, Cassagne, c'est que ni vous ni vos amis n'avez fait fortune.—Fortune, cria Cassagne, fortune ! nous avions bien autre chose à faire !" Mme Arago était dans les mêmes sentiments : "Ce n'est pas pour moi que je vous ai enfantés, disait-elle à ses fils ; c'est pour la patrie," et tous, en effet, lui ont consacré leur intelligence ou donné leur sang.

Madame la comtesse de B..., dans son écrit de la révolution espagnole de 1868, raconte ce qui suit :

C'est à Saragosse que se trouve la fameuse église del Pilar, dédiée à la Vierge, que tous les souverains ont, à tour de rôle, ornée de leurs